

NOTE DE LECTURE par Daniel Roquefort, la clinique lacanienne n°10, 2006
Transmettre la clinique psychanalytique
Freud, Lacan, Aujourd'hui
De Erik Porge
Érès 2005

9 Ce livre est l'aboutissement du séminaire « Quelles sont les limites de la clinique psychanalytique ? » qui a eu lieu de 2002 à 2004 à *La lettre lacanienne, une école de la psychanalyse*. Erik Porge aborde une question fondamentale pour l'avenir de la psychanalyse : la spécificité de sa clinique (distincte de la psychiatrie, des psychothérapies) qu'il articule à sa transmission. « L'élaboration d'un fait clinique psychanalytique, d'une véritable nouvelle clinique, réside dans la méthode de sa transmission » (p. 10).

10 Ainsi, dans ses récits de cas, Freud s'est-il fait romancier. Il s'attache non à l'exactitude mais à la vérité qui nécessite des détours pour se frayer un chemin. Son art diffère de celui du poète qui consiste à voiler pour obtenir un gain de plaisir. Grâce à lui la littérature est reconnue comme une modalité de la recherche scientifique. Tant dans sa pratique que dans ses productions littéraires savoir et vérité sont inséparables. La transmission de ce savoir devient un devoir et l'inventeur son messager. En 1918, Freud cesse de publier des récits de cure. Sans doute faut-il y voir le souci de préserver le patient des effets de la divulgation de ses dires. Mais peut-être plus encore a-t-il senti en 1920, avec sa réflexion sur la pulsion de mort, que le détour par « une spéculation psychanalytique » (p. 42) était requis afin de mieux s'orienter dans la clinique.

11 De son côté Lacan n'a pas publié de cas pour transmettre sa clinique. Qu'elle voie a-t-il choisie ? Celle du style qui est pour lui « un opérateur à la jonction de la vérité de la cure et du savoir transmissible de cette vérité » (p. 45). C'est un apport important du travail d'Erik Porge que de souligner comment Lacan déplace la question du style. « Le style est cette dimension supplémentaire au sens qui tient à la *manière* de dire et se fait à la fois support du désir et cause de la division du sujet » (p. 52-53). On peut ainsi comprendre le renversement opéré par Lacan : le style n'est pas l'adresse de l'auteur à son lecteur. Non ! Il est commandé à l'auteur par son adresse.

12 Ce nouage n'est autre que celui du fantasme (S barré poinçon a). Ce qui fait dire à Erik Porge : « Le poinçon c'est la figure de style... Le style est ce par quoi se poinçonne le rapport du sujet à l'objet » (p. 54). C'est ainsi que « le sujet style l'objet a, ou l'inverse ». Pour l'auteur, le nœud borroméen permet d'intégrer dans la question du style : l'édition et la publication. Ainsi, le texte correspond au symbolique, le livre à l'imaginaire, la lecture (qui réclame un comprendre et un y être compris) au réel.

13 Lacan s'est reconnu dans le maniérisme et dans le baroque. Plusieurs fois il souligne ce qu'il doit à Gongora. Comme la psychanalyse, la poésie moderne n'est-elle pas fille de la science moderne ? Maintes figures de style abondent dans les *Écrits* à tel point qu'Erik Porge souscrit à l'énoncé de S. Tlatli (cité p. 63) : « Il n'y a plus de démarcation dans l'« Instance de la lettre » entre le discours poétique et le discours

inconscient. » Cependant, Lacan ne se prenait pas pour un poète, mais pour un poème. À sa littérature il applique le terme de Lituraterre « où on lit la lettre de l'objet, de l'objet déchu, la *litura*, l'objet a qui répond à la question sur le style » (p. 69).

14 L'auteur revient sur la question de la vérité dans les chapitres 9 à 11 en soulignant sa division d'avec le savoir. La fiction accomplit la transmission de la vérité. Freud, dans ses récits de cas, s'efforce d'y faire répondre un savoir laissant supposer sa possible complétude. Lacan ne pouvait le suivre dans cette voie. Lorsqu'en 1955 il énonce « Moi, la vérité, je parle » il met en scène une vérité parlante et qui parle « je ». « Le *je* de la vérité parlante n'est pas un *je pense* saturé par un *je suis*. Il est à situer dans l'absence et le déchaînement de toute adéquation de la vérité de la pensée aux choses. Car les choses, ou plutôt la Chose, *das Ding...* est ce qui s'entr'aperçoit dans la trouée du je » (p. 79). Dans un rapide parcours qui va de l'« Éthique » au « Moment de conclure », Erik Porge montre avec clarté comment et pourquoi Lacan répond par la négative à la question d'un lien hypothétique du réel au symbolique. On ne peut dire le vrai sur le vrai, ce qui veut dire aussi « pas de vrai sur le savoir du vrai » (p. 85).

15 La division du sujet, introduite par le cogito, redoublée par la séparation vérité/savoir devient, avec le retour de la vérité dans le symptôme, une division entre le savoir et le retour de la vérité que Lacan réduit en fin de compte à l'objet *a*. À l'affrontement au savoir, s'ajoute le réel du sexe. « C'est parce que la sexualité entre en jeu d'abord par le biais du désir de savoir, que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est le désir sexuel » (J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, 23 mars 1966.) Tel est le point de rendez-vous de la vérité et du savoir.

16 Pour expliciter la division entre vérité et savoir, Lacan recourt au nombre d'or. L'inconscient postule qu'une vérité s'énonce dont nous ne pouvons rien savoir. (=érité – savoir). Ce qui écrit une vérité sur le savoir : savoir/vérité-savoir=érité/savoir. L'objet *a*, objet métonymique qui tient lieu de Chose, n'a aucune commune mesure avec la vérité. Il supplée au non-rapport sexuel : savoir et vérité n'ont pas de rapport.

17 Avec l'introduction du mi-dire (la vérité ne se supporte que d'un mi-dire, cf. *l'Envers de la psychanalyse*, 1969) la référence au réel sexuel dans son rapport à la vérité devient plus explicite. Lacan fixe ainsi par le mi-dire « la vérité dans sa limite au réel de la division de la vérité et du savoir, mais aussi au réel d'une nouvelle écriture... celle des quatre discours » (p. 96). S'appuyant sur quelques passages de *l'Étourdit*, Erik Porge souligne une avancée décisive de Lacan concernant la clinique psychanalytique : cette clinique « touche à un réel quand elle se noue à l'exil du rapport sexuel, ou encore à l'existence d'« une extériorité inassimilable symboliquement, dont la vérité ne saurait être que mi-dire » (p. 100).

18 L'écriture est le lieu où se joue le rapport de la vérité et du réel de cette clinique. Résider en « s'tabibat » est un exil dû à l'absence du rapport sexuel (sans qu'il soit décidable de savoir ce qui est premier). « En tant que localisation de s'tabibat dans le langage, la topologie est écriture. Avec ceci de nouveau, à partir de 1965 environ, qu'elle n'est pas tant écriture du signifiant que de l'exil du sujet du signifiant au

regard de l'impossibilité d'inscrire tout le rapport sexuel dans la logique du signifiant » (p. 111). Et Erik Porge souligne à la suite de Lacan la correspondance des quatre formes topologiques (sphère, tore, bouteille de Klein, *cross-cap*) avec les quatre objets *a* qui représentent les positions subjectives de l'être. Cette écriture n'est ni descriptive ni figurative. Elle constitue « un analogue du lieu de l'être de jouissance et de désir... L'objet *a* est écriture du stăbitat dans le langage, il est un stăbit'a... C'est une écriture où le littéral provient d'un virage du littoral entre savoir et jouissance » (p. 113).

19 Le lecteur pourra ici prendre la mesure de la rupture opérée par Lacan comparativement aux schémas proposés par Freud (le baquet et l'œuf) et à sa notion de réalité psychique. Cette dernière est subvertie par l'écrit, borroméen, notamment qui se libère de l'opposition individuel/collectif. Ainsi, dans l'analyse, le symptôme n'est pas individuel. L'analyste en est sa moitié (Lacan, 1965) pour autant qu'il est lui-même compris dans les effets du discours de l'analysant.

20 Dans les chapitres qui suivent (18 à 21), l'auteur montre comment les avancées de Lacan subvertissent l'opposition sociologique individu/foule. C'est ainsi qu'il souligne (contre Freud) que la foule et la horde ne se recouvrent pas. L'une étant focalisée par la figure du père l'autre par un même idéal du moi. La réinterprétation qu'il propose du schéma de Freud (*Psychologie des foules et analyse du moi*) renvoie à l'incommensurabilité du *a* au Un du trait unaire de l'idéal du moi. « Le calcul de la division harmonique volatilise l'opposition individuel/collectif en introduisant la réalité de cette dimension qui est entre les deux et ni l'un ni l'autre : le sujet » (p. 153). De plus, la distinction entre le un unaire et le un unien (qui fonde la fonction d'exception) subvertit la conception d'une foule constituée en « tout » par l'exception d'un meneur. En tant qu'elle implique dans sa structure l'idéal du moi « elle est un pas tout, elle est même un "pas-tout" » (p. 155). Pas-tout qui se relie à l'incommensurabilité du rapport du Un au *a*. Le fondement d'une foule serait donc à chercher moins dans l'au-moins-un du père que dans le pas-tout, soit le versant femme du non rapport sexuel.

21 Erik Porge joint à son texte trois articles : « Le comptage du nom "propre" » ; « La présentation de malade, une clinique de la présentation » ; « L'objet *a* : l'invention ».

22 Il conclut par un envoi dans lequel il rassemble les principaux enjeux des problématiques développées.

23 Le parcours de ce livre riche et dense ne laisse pas le lecteur insensible pour peu qu'au fil de ce texte il s'attache moins à comprendre qu'à y être compris. Les analystes sauront-ils reprendre et travailler la question qui en constitue la trame : celle d'une méthode (exposée avec une rigueur admirable) qui articule ce qu'il y a de spécifiquement analytique dans la clinique issue de Freud et de Lacan à la question de sa transmission ?